

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 48

Artikel: Le portrait
Autor: Gréville, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192618>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CONTEUR VAUDOIS

soit fidèle, mais qu'elle rende la fidélité facile.

Une femme réellement honnête se fait toujours aimable, jolie et contente, afin que le droit chemin, dans lequel elle marche sans effort, ne semble pas pénible à son mari. Pour toucher ce but, sa vertu, tout en restant inféchissable, se fera précéder de qualités aimables et d'artifices séduisants.

Au foyer, les qualités aimables sont la patience *invisible* et la bonne humeur *apparente*.

Les artifices séduisants sont infiniment plus nombreux. Les coquetteries d'un cœur aimant qui tient à son bien sont infinies. Elles se nichent dans l'esprit, dans le caractère, dans la parure. Elles flattent l'amour-propre en public et caressent le cœur dans l'intimité. Nous avons mille moyens de conserver notre empire ; les négliger, c'est maladresse ou nonchalance.

Et ce mot parure n'est pas synonyme de luxe, mais simplement de soin ; et ce mot n'est pas seulement synonyme de propriété ; il l'est aussi d'élegance. Or, l'élegance — et l'on fait souvent erreur sur ce point — n'est pas du tout une question d'argent. Elle est une affaire d'éducation, une expression du bon goût. »

Il y a dans les lignes qui précèdent des arguments incontestables, pleins de finesse d'observation et de bon sens. L'auteur connaît son monde et l'a parfaitement étudié, car c'est bien ainsi que les choses se passent dans la vie conjugale. Mais nous nous demandons, pour être juste, si la même leçon ne pourrait pas être donnée au sexe fort. Il est certainement nombre d'hommes dont le goût, le langage, les habitudes, la tenue, ne contribuent guère à se faire adorer.

Qu'en pensez-vous, chères lectrices ? Nous aimerais beaucoup avoir là-dessus l'opinion de quelqu'une d'entre vous. (Réd.)

Le Portrait.

Maurice errait lentement, au hasard, sous l'épais couvert de la forêt. La pluie avait cessé, mais, de feuille en feuille, les gouttes d'eau roulaient encore avec le léger bruit d'une source presque tarie dans son bassin à demi rempli, et au loin la sombre allée s'ouvrait sur une clairière toute mouillée, d'un vert profond et d'une douceur exquisite. Les troncs étaient très noirs, les branches plus noires encore, et la grande masse des châtaigniers au-dessus de la tête du jeune peintre semblait la haute voûte d'une cathédrale, à l'heure où tout est sombre dans les églises, où les vitraux colorés jettent dans l'obscurité des lueurs si vives et si mystérieuses qu'on les croirait éclairés par un brasier extérieur.

Maurice aimait l'heure où le jour baisse, après la pluie, quand le soleil ne s'est pas

montré, et qu'une teinte grise embrasse tous les objets, confondant leurs contours, adoucissant leurs angles, ajoutant à toutes les formes une rondeur délicieuse et molle. Il marchait sans se presser, découvrant à chaque instant dans la forêt connue une beauté qu'il ne connaissait pas encore, et pénétré jusqu'au fond de lui-même de cette tendre admiration pour la nature qui est une part du génie.

Ayant atteint la clairière, il regarda autour de lui. L'herbe était verte et brillante, les feuilles délicates des arbustes, reluisant sous l'eau qui les avait lavées, formaient un réseau fin comme de la dentelle sur le fond noir de la grande forêt qui reprenait au-delà. Il s'arrêta pour mieux voir, mieux observer, mieux respirer l'impression de cette forêt mouillée, plus pénétrante, plus humaine, pour ainsi dire, dans ces grandes ombres qu'en plein soleil, sous toutes les magnificences du jour.

Une forme mignonne et svelte se détacha sur le feuillage délicat des bouleaux ; elle s'approcha d'un pas souple, sans voir Maurice qui la regardait, aussi immobile qu'un tronc de châtaignier. A deux pas de lui, la fillette l'aperçut, tressaillit, et quelques brindilles tombèrent du fagot qu'elle portait sur la tête.

— Vous m'avez fait peur, dit-elle en souriant ; et ses grands yeux noirs brillèrent gairement sous ses cheveux blonds, emmêlés.

Il la regardait sans répondre. Une harmonie complète, impossible à rendre avec des mots, régnait entre cette forme élégante, ce visage riant, le feuillage découpé de la clairière et la couleur du paysage.

— Reste là, dit le jeune homme, je vais faire ton portrait.

Elle voulut écarter les cheveux qui tombaient sur son visage, il la retint du geste.

— Reste comme tu es.

Il s'assit sur une pierre et esquissa rapidement la silhouette et les traits de son jeune modèle.

C'était une paysanne, mais fine et grêle comme le sont ces fillettes avant leur développement complet, souvent tardif. Les yeux étaient déjà ceux d'une femme ; le sourire était encore celui d'un enfant.

— Quel âge as-tu ? demanda le peintre tout en travaillant.

— Seize ans bientôt.

— Déjà ! je t'ai vue toute petite il y a trois ans.

— J'étais bien petite, dit-elle avec un beau rire hardi et franc comme un moineau, mais j'ai grandi vite, et, à la Saint-Jean, j'aurai des amoureux.

— Pourquoi à la Saint-Jean ? fit le jeune homme en s'arrêtant pour la regarder.

— Parce qu'il en faut un pour danser autour du feu de joie.

Déjà ! Ce front pur, ces yeux innocents, cette bouche enfantine, tout cela allait être profané à la galanterie lourdaude d'un rustre ! Maurice sentit une vague jalouse lui poindre au cœur.

— Veux-tu de moi pour amoureux ? dit-il en reprenant son œuvre.

— Oh ! vous, vous êtes un monsieur ; moi, je suis une paysanne ; les honnêtes filles n'écouteront pas les messieurs.

C'est le code de l'honnêteté villageoise ; le jeune homme ne répondit rien.

— Je n'y vois plus ; veux-tu revenir demain, ici, un peu plus tôt ?

— Pour mon portrait ?

— Oui.

— Je reviendrai. Bonsoir, monsieur.

Elle reprit son fagot et s'en alla, dans l'ombre déjà épaisse, sous la voûte des châtaigniers noirs.

Maurice retourna chez lui en rêvant de la fillette aux cheveux blonds. Il l'avait vue souvent et l'avait toujours regardée en artiste. Il lui semblait maintenant la voir avec des yeux d'amant jaloux. La nuit et le lendemain lui semblaient longs, et bien avant l'heure il était dans la clairière.

Il avait travaillé seul, et quand la jeune fille arriva, un peu en retard, — déjà coquette, — elle fut toute surprise.

— C'est moi ! dit-elle. Vous me le donnez ?

— Non, — je t'en ferai un tout petit pour toi.

— Et celui-là, qu'est-ce que vous en ferez ?

— Il ira à Paris, on le mettra dans un grand cadre, on le suspendra dans un beau salon, et tout le monde viendra le regarder.

— Ah ! oui, je sais, — à l'Exposition.

— Tu connais cela ?

— Il y a chez nous des messieurs peintres qui travaillent pour l'Exposition, comme ils disent, mais on n'avait jamais fait mon portrait.

Le jour baissait doucement ; comme la veille, Maurice retrouva les tons doux et fins qui l'avaient charmé, et l'œuvre avança de cent coudées vers la postérité.

Il la revit encore plusieurs fois, sous le jour tamisé de l'atelier ; il se complut à faire de cette œuvre la meilleure. Déjà célèbre, il n'avait plus besoin de chercher à se faire un nom, et cependant il était sûr que cette toile mettrait le sceau à sa renommée.

Quand il en fut tout à fait content, l'hiver était venu, et Maurice aimait son petit modèle.

Il l'aimait trop pour le lui dire, trop pour ternir cette fleur des prés dont il ne pouvait faire sa femme, mais assez pour souffrir à la pensée de la quitter. Elle n'avait rien de ce qui assure le bonheur d'une vie, — ni la profondeur du sentiment, ni le dévouement qui fait tout oublier, ni la passion qui excuse tout ; — c'était une jolie fleur des champs, un peu vaniteuse, un peu coquette, sans grands défauts et sans grandes vertus. Maurice savait qu'elle ne pouvait lui appartenir, et cependant il adorait la ligne charmante de ce corps à peine formé que les plis de la bure enveloppaient chastement sans pouvoir le déguiser. Il aimait ces yeux profonds, cette bouche riante, ces cheveux blonds, toujours en désordre, le petit mouchoir noué de travers sur la poitrine, — il aimait tout, et c'est avec peine qu'il partit. On part toujours avec peine quand on n'espère rien pour le retour. Il est si dur de laisser derrière soi un morceau de sa vie, dont rien ne doit subsister !

Il emportait sa toile, cependant, et c'est devant elle qu'il passa les meilleures heures de l'hiver, perfectionnant sans cesse une œuvre déjà parfaite.

Le tableau fut admiré ; la critique, unanime dans son enthousiasme, déclara que

de tels visages ne pouvaient exister que dans le cerveau du poète ou l'imagination du peintre. Maurice écouta tout en souriant, et garda pour lui seul le secret du doux visage qui l'avait inspiré.

On lui fit des offres brillantes pour son tableau; jamais on n'avait proposé de lui payer si cher une de ses œuvres; il refusa; il refusa aussi de le laisser reproduire. Puisqu'il ne devait jamais posséder de son modèle que l'image, il entendait qu'elle restât à lui seul.

L'automne s'avancait quand il retourna au village; les feux de la Saint-Jean avaient vu deux fois tournoyer les rondes joyeuses, depuis qu'il avait peint le portrait, et quand il pensait à la jeune fille, c'était avec un sourire un peu triste, se demandant lequel des rustauds du village avait su fixer son choix.

Son premier pèlerinage à l'arrivée fut pour la forêt de châtaigniers; au jour baissant, — la nuit vient vite au commencement d'octobre, — il parcourut la longue allée; mais elle n'était plus noire; un rayon ambré la traversait encore et semblait s'être fixé sur chaque feuille tremblante au rameau ou frissonnante sous ses pieds.

Avec l'odeur des feuilles mortes, tout un monde de regrets, de souvenirs, d'amertumes, montait vers lui, remuant une indicible tristesse, un dégoût plus complet de tout ce qu'il avait cherché jusqu'alors.

Arrivé à la clairière, il s'assit à l'endroit même où dix-huit mois auparavant il avait esquissé l'étude qui, maintenant, avait mis le comble à sa renommée. Cette pierre froide semblait le railler ironiquement de tout ce qu'il avait éprouvé.

— Une paysanne — une coquette! la belle affaire! Elle m'aurait aimé si je l'avais voulu. Bien d'autres ont aimé des peintres et les ont suivis à Paris, puis ont disparu dans l'éclat de la grande ville, sans charger de chaînes celui qui les avait initiées à l'art, à la vie intellectuelle... Insensé celui qui sacrifie à des chimères les biens réels de ce monde: l'amour d'une belle fille, — la gloire que donne le talent, — la fortune qu'apporte le succès!

Tandis qu'il reniait ainsi les dieux de sa jeunesse, il vit venir à lui, dans le sentier bien connu, la fillette d'autrefois, grandie, devenue femme en un mot. Elle n'était pas seule; un rustaud marchait auprès d'elle en la tenant par le petit doigt: beau gars, d'ailleurs, solide et bien bâti, richement mis pour un paysan. Il se penchait vers elle, et de temps en temps essayait avec ses lèvres une larme sur la joue de la jeune fille.

En voyant Maurice, ils s'arrêtèrent confus et surpris.

— Voilà pourquoi, pensait-il, j'ai respecté cette fleur.

Et il prenait en pitié sa sottise, lorsque la jeune fille lui adressa la parole:

— On ne veut pas nous marier, monsieur, dit-elle, la voix pleine de sanglots. Je suis pauvre, il a du bien, et sa mère ne veut pas de moi pour bru; elle parle de le déshériter.

— Et vous ne voulez pas, vous deux, qu'on le déshérite, n'est-ce pas? fit Maurice ironiquement.

— Dame! répondit le garçon, il faut vivre!

— C'est trop juste! je vous plains, mes enfants.

Ils s'éloignèrent; Maurice, resté seul, se prit la tête dans les mains et pensa longuement.

La chimère était envolée, — rien ne restait de la svelte fillette dans cette paysanne toujours belle, mais bien près de devenir une vulgaire matrone.

— Ainsi de nos rêves! dit-il en se levant; le plus sûr qui en reste est de faire un peu de bien.

Il écrivit à Paris le soir même, et quelques jours après se présenta dans la maison de la jeune fille.

— J'ai vendu ton portrait, lui dit-il en présence de la mère stupéfaite; il m'a été payé très cher, c'est toute une fortune. Je te l'apporte afin que tu puisses épouser ton amoureux...

HENRI GRÉVILLE.

Degradiations militaires.

Il y a eu l'autre jour à l'Ecole militaire de Paris une de ces scènes cruelles qui se reproduisent de temps en temps et auxquelles, heureusement, en dehors des troupes commandées, on ne laisse assister personne. Deux soldats subissaient, à la suite de condamnations prononcées contre eux, ce véritable supplice qu'est la dégradation. On lui donne toujours, selon les règlements, une grande solennité. Il n'y a rien de tragique comme cette comparaison de soldats indignes devant ceux dont ils vont cesser d'être les camarades. Ils sont amenés au milieu d'eux, au centre du cercle formé par les détachements de la garnison. Les tambours battent; un greffier leur lit l'arrêt du conseil, et quand, blêmes, défaillants, écrasés de honte, ils l'ont entendu, un sous-officier s'approche d'eux et leur arrache leurs insignes militaires. Les plus endurcis, à ce moment-là, ont des larmes de désespoir. La mort leur semblerait plus douce. C'en est fait; ils ne comptent plus. A partir de ce moment ils ne sont plus rien; le régiment les a chassés et renié. C'est une heure d'atroce agonie. Tandis que les troupes défilent devant eux, ils souffrent tout ce qu'on peut souffrir.

On rappelle à ce sujet une des plus célèbres degradations dont l'histoire militaire de la France fasse mention. C'est celle du capitaine Franget, qui, sous François I^e, avait rendu la ville de Fontarabie à l'ennemi. Voici le cérémonial de la peine infligée à cet officier.

Il comparut d'abord devant un grand nombre de chevaliers, en présence desquels un héraut d'armes l'accusa hautement de lâcheté. Il s'entendit condamner à être dégradé de noblesse et déclaré roturier; puis, pour exécuter cet arrêt, on dressa deux échafauds, sur l'un desquels étaient placés les chevaliers et les écuyers, assistés de hérauts en cottes d'armes. Sur l'autre, on voyait le condamné, armé de toutes pièces; son écu blasonné mis sur un pal devant lui, était renversé la pointe en haut. Douze

prêtres chantaient l'office des morts, et à la fin de chaque psaume, ils faisaient une pause, pendant laquelle les hérauts dépouillaient le patient de quelqu'une des pièces de son armure, en criant à haute voix: « Ceci est (on nommait la pièce que l'on montrait) du traître et déloyal Franget. »

L'écu fut brisé à coups de marteau et, lorsque les prières furent terminées, les hérauts d'armes publièrent de nouveau la sentence; les prêtres chantèrent sur la tête du malheureux le psaume de malédiction: *Deus laudem meam ne tacueris*, qui contient mille imprécations.

Ensuite, Franget fut descendu de l'échafaud avec une corde liée sous les aisselles, et transporté à l'église sur une civière couverte d'un drap mortuaire. Les juges l'accompagnaient, vêtus de deuil. A l'église, il fut déclaré roturier, ignoble et incapable, lui et sa postérité, de porter les armes, sous peine d'être fustigé de verges.

On lui fit enfin grâce de la vie, prenant en considération sa vieillesse.

On dzouveno sordā.

On vallottet que passâvè se n'écoula militaire, s'ein va, d'à premi que lâi étai, bâirè on verro de bière dein iena dè cllião pintès que sont découtè lè casernès; et po sè mettrè à se n'ése, douté son ceinturon. Quand lo vâo remettrè, lo gaillâ s'imbrellicoqué, lo virè à rebou, met la giberna pè derrâi, et ne se ressaint pas coumeint la faut crotsi.

La carbatière, que lo vouâitivè férè, se fot à rire, et fâ: « Oh, là, là! vouâque z'ein ion que ne sâ pas pî s'appliy!

Cllião pourrèz pierrèz.

On gaillâ, bin bravo hommo, mà que n'avâi pas onna comprehetta dè première qualitâ, ruminâvè portant ai z'afférès que vayâi, et sè peinsâvè ein li-mémo que s'on fâ oquîè, c'est que y'a onna résion po cein férè, et trovâvè porquiè on fasâi dinsè.

Preteindâi que lè pierrèz viquessont.

— Câise-tè, taborniô! que lâi fâ on dzo on vesin, à quoi lo desâi.

— Oh! n'ia pas dè taborniô que lâi fassè! Tè dio que l'est la vretâ. N'as-tou jamé vu travailly lè maçons?

— Oï, et que cein prâove-te?

— N'as-tou pas vu que ti lè iadzo que mettont 'na pierra su lo mortier, quand font on mouret, lâi baillè on coup dè marté?

— Eh bin! et pi après!

— Eh bin, l'est po la tiâ!

L'honétetâ.

Onna bouna bobetta qu'étai eintrâie coumeint serveinta tsî onna dama, trâovè onna pice d'on franc ein remésseint la tsambra, et la portè tot lo drâi à